

La « nostalgie Ben Ali », un analyseur des frustrations post-révolutionnaires en Tunisie

A propos de *7 vies*, documentaire de Lilia Blaise et Amine Boufaied (2014)

Sorti en salles en 2015, le documentaire *7 vies*, de Lilia Blaise et Amine Boufaied documente et analyse le sentiment de nostalgie pour Ben Ali, dans la Tunisie de 2014, quatre ans après le mouvement protestataire ayant abouti à la chute de l'ancien président. Il s'agit d'une œuvre originale, tant pour sa qualité formelle et esthétique que pour son contenu. Il met l'accent sur des aspects peu documentés de l'histoire politique contemporaine de la Tunisie : les représentations du passé, les incertitudes du présent, le poids des cultures politiques, les logiques de l'autoritarisme, et d'autres encore. La nostalgie n'est pas un fait incontestable, mais se révèle un bel analyseur des logiques sociales et politiques qui travaillent la société tunisienne depuis la révolution.

Un artefact ?

Les auteurs identifient un phénomène social qu'ils appellent la nostalgie de Ben Ali ou de la Tunisie sous Ben Ali, qui se manifesterait par des discours profanes, des candidatures d'anciens ministres de Ben Ali à l'élection présidentielle de 2014, etc. Or, s'il existe bel et bien, ce phénomène mériterait d'être nuancé. Le film montre surtout les propos de quelques personnages ordinaires. Et les candidats de l'Ancien régime (période Ben Ali) ont été largement désavoués par les électeurs lors des dernières élections. Le risque d'artefact est grand. Pour attester de l'importance du phénomène, il faudrait des indices en termes d'intensité et de durabilité mais aussi des indices matériels, pas seulement quelques discours recueillis ici et là, ainsi qu'une appréciation d'effets concrets, notamment en termes de votes en faveur de candidats de l'ancien régime. Si effet nostalgique il y a dans la dynamique électorale de l'automne 2014 (victoire de Nidaa Tounes aux législatives et de Béji

Caïd Essebsi à la présidentielle), c'est plutôt la nostalgie du « père de la Nation », Habib Bourguiba que la nostalgie de Ben Ali qui a pu inciter au vote.

On pense ici – sans que cela constitue bien sûr un modèle – à l'expérience de l'ancienne Allemagne de l'Est dans les nouveaux *landers* au début des années 1990. L'« ostalgie » allemande s'expliquait par le sentiment de déclassement d'un grand nombre de « ossies » suite à la réunification, qui était

en fait une sorte d'absorption voire de néo-colonisation. La nostalgie a été un véritable phénomène social (mais aussi commercial), qui a pris une ampleur et des formes très diverses : musique, littérature, cinéma, *revival* de produits de consommation de la vie courante, musée de la RDA, etc. Il s'agissait d'un mouvement de réaction à un processus imposé d'en haut et de l'extérieur, mouvement de résistance culturelle à la globalisation consumériste mais aussi



© uni-t.fr

utopie post-révolutionnaire ¹. En RDA, l'ostalgie trahissait également un malaise identitaire puisqu'elle se proposait de réinventer une identité collective, malmenée par la transition politique et à l'économie de marché. Ce n'est pas le cas en Tunisie.

Les significations de la nostalgie

Une fois nuancée l'ampleur du phénomène, quelle signification lui donner ? Il faut dissiper d'emblée un malentendu. La nostalgie exprime souvent autre chose que ce qu'elle semble exprimer. Il ne faut pas prendre en effet la nostalgie pour argent comptant : qu'elle soit celle d'un amour perdu, de l'enfance enfouie, elle est toujours une sorte de reconstruction mythique, voire de réinvention du passé. Il est plus ou moins clair pour ceux qui l'expriment, que le passé ne reviendra pas – et c'est cette impossibilité qui donne toute sa force évocatrice à la nostalgie. La marche du temps est irréversible et la nostalgie n'est pas « le mal du retour », affirmait Vladimir Jankélévitch. La nostalgie politique n'est pas différente : on a tort de l'analyser comme traduisant une volonté de retour à l'ancien régime. En ex-République démocratique allemande, des acteurs politiques ont bien défendu les acquis de la RDA, mais si un référendum était organisé, il n'est pas sûr que les nostalgiques iraient jusqu'à vouloir le rétablissement du régime et l'érection d'un nouveau mur de Berlin. Les bases du parti *Die Linke*, fort en Thuringe par exemple, qui a exploité ce discours, ne demandent pas le retour à l'ancien régime. La trivialisation du passé (sous une forme édulcorée) est aussi le signe que l'on a pris conscience du fait qu'il est bel et bien révolu.

La Tunisie offre un cas analogue. Le film, qui convoque sociologues, politologues et psychanalystes, montre bien la pluralité des causes du phénomène. La plus pertinente est la psychanalyste Saïda Douki, qui parle de la nostalgie d'un mieux-être : j'ajouterais,

la nostalgie d'une *impression* de mieux-être, car le passé est réévalué positivement. La nostalgie se nourrit de la frustration sociale, économique et/ou politique de citoyens désorientés par le tour pris par la « transition démocratique ». En ce sens, elle est l'indice certainement le plus spectaculaire de ce phénomène, mais elle n'en est pas l'unique manifestation. L'insatisfaction emprunte d'autres moyens d'expression, que le film préfère ignorer : retrait du vote (non-inscription, abstention), repli dans la sphère privée, radicalisation (mouvement salafiste djihadiste), participation à un mouvement protestataire, etc. La nostalgie n'est pas un phénomène social *per se* mais un des multiples aspects d'un phénomène social bien plus significatif, peut-être moins vendeur cinématographiquement parlant.

Le film, d'ailleurs, échappe – c'est sa principale force – à ce piège d'une interprétation simpliste. Si l'on écoute



© nawaat.org

bien les propos tenus, les nostalgiques attendent surtout le rétablissement d'un certain ordre public et le retour du sentiment de sécurité. Les enquêtes que nous avons menées auprès d'électeurs de Nidaa Tounes et de Béji Caïd Essebsi lors des législatives et des présidentielles 2014 ont montré les attentes sécuritaires d'une partie de la population ². Une part exprimait aussi l'attente d'un sauveur, d'un grand homme que beaucoup ont cru voir en Béji Caïd Essebsi, qui s'est présenté comme l'héritier d'Habib Bourguiba. Mais rares sont ceux qui souhaitent la réinstallation au pouvoir de Ben Ali ou même du benalisme, sinon un

benalisme à la carte et en quelque sorte dévoyé. Le désarroi suscité par les erreurs commises depuis la révolution débouche sur une réévaluation rétrospective du régime précédent, présenté comme une période de stabilité et de croissance économique, mais aussi paradoxalement de liberté : la nostalgie est aussi le procès de l'islamisme politique au pouvoir entre 2011 et 2014. Les Tunisiens interrogés n'ayant pas d'autre référence politique que celle par laquelle ils sont passés, expriment une « nostalgie politique » à la mesure de l'autoritarisme nourricier.

La nostalgie comme analyseur

En somme, le phénomène nostalgique fonctionne ici comme un révélateur, un prisme d'analyse pertinent. De fait, il nous apprend beaucoup de choses sur la Tunisie autoritaire et post-autoritaire. Sur l'épuisement rapide des promesses nées de la révolution, notamment. La nostalgie est une sorte de baromètre d'une défiance croissante des profanes vis-à-vis de leurs représentants. Ce phénomène touche, semble-t-il, tous les milieux sociaux. Ce n'est pas seulement un phénomène populaire comme en RDA, où elle équivalait à une sorte de dissidence de l'intérieur par des groupes dominés. Les enquêtes sociologiques que nous avons menées expriment cette défiance transclassiste à l'égard des élites.

La forme prise par la nostalgie tunisienne rappelle aussi les particularités du fonctionnement du régime autoritaire tunisien. À la différence de la RDA où c'est davantage la vie quotidienne que la personne d'Erich Honecker que l'on se remémorait – et pour cause, le régime socialiste est-allemand avait développé des structures d'encadrement très élaborées, jusque dans la vie privée des individus –, le souvenir tunisien est fortement personifié, Ben Ali s'imposant comme la matrice du récit nostalgique. D'une certaine façon il nous en dit plus sur la personnalisation du régime déchu que sur la nostalgie elle-même. Ben Ali



© uni-t.fr

n'est, au fond, qu'un filtre perceptif qui contient, par sa seule évocation, les propriétés les plus marquantes du régime (ordre, sécurité), et dont il tirait le consentement de larges franges de la population³.

Reste une question : la nostalgie est-elle l'expression de la capacité critique des citoyens tunisiens (qui raisonneraient par eux-mêmes, au risque de la caricature), qui montreraient à travers lui qu'ils font l'apprentissage de la démocratie ? Ou est-ce à l'inverse le signe d'une incapacité à développer un véritable sens critique, le refuge dans le passé devenant la négation du politique ? Les Tunisiens seraient-ils des *homo sovieticus* arabes, restés prisonniers d'un imaginaire politique suranné, incapable de penser la politique en dehors des catégories de la dictature ? C'est, je crois, la thèse implicite du film. Le film traite en réalité de deux sujets, mais qui sont habilement reliés : un premier sur le phénomène nostalgique, qu'on cherche à expliquer ; un second, qui semble intéresser davantage les auteurs, sur la propagande sous Ben Ali et les mécanismes du culte de la personnalité. La nostalgie est presque un prétexte au sujet majeur du film, qui est de savoir comment on a pu façonner les cerveaux au point de rendre possible, dans le contexte post-révolutionnaire, la résurgence d'une

représentation valorisée de la figure de Ben Ali. Les auteurs du film semblent expliquer la personnification du phénomène par le conditionnement dont les Tunisiens étaient l'objet de propagande d'État. La nostalgie Ben Ali serait en quelque sorte l'effet différé et anachronique des mécanismes de pouvoir du régime précédent. Une sédimentation du passé dans le présent. Les Tunisiens ne seraient tout simplement pas sortis de la dictature puisqu'ils seraient porteurs d'une culture politique autoritaire qui aurait survécu à sa chute et dont l'une des manifestations serait le recours à la figure du leader. En somme, la nostalgie est moins une demande de retour au passé ou de retour du passé que le signe d'un passé qui n'est jamais parti.

Documenter l'histoire

Le film en dit long aussi, sur l'état des représentations collectives du passé en Tunisie. La persistance, contre les évidences, d'appréciations relativistes par une partie du public (tolérance à l'égard des pratiques de torture que certains justifient comme un moindre mal, minoration des violences d'État, primat accordé à la sécurité sur la liberté), que

montre le film, indique que le régime a réussi à dissimuler une partie de sa violence structurelle, avec le silence et l'oubli complices de nombre de ses citoyens. Cette réussite post-mortem du régime complique le travail de l'historien ou du documentariste, qui est tenté d'endosser un rôle de militant contre l'amnésie. Pour mieux faire ressortir la violence de la « dictature » Ben Ali, certains ne trouvent pas mieux que de réévaluer le régime Bourguiba et d'en faire un âge d'or, alors même que les chercheurs les plus sérieux le présentent comme la condition même de possibilité du régime Ben Ali. L'enjeu réside pourtant dans la production d'un récit critique du passé, qui réfute les luttes de classement (autoritarisme éclairé vs autoritarisme dévoyé) et rend compte aussi justement que possible des dimensions sécuritaires et oppressives du régime, mais aussi des logiques d'accommodement et de consentement qui ont rendu possible sa longévité. Bref, dans la production d'une histoire sociale à côté d'une histoire politique, toutes deux nécessaires.

Jérôme Heurtaux

chercheur à l'Institut de recherche sur le Maghreb contemporain (IRMC), Tunis

Article paru le 1^{er} juillet 2015 sur le
Carnet de l'IRMC :
[<http://irmc.hypotheses.org/1877>]

¹ Mitja Velikonja, 2009, « Lost in Transition. Nostalgia for Socialism in Post-socialist Countries », *East European Politics and Societies*, vol. 23, n°4.

² Enquêtes électorales auprès de bureaux de vote de Ben Arous, Ariana-Ville et Le Kram, sous la direction de Jérôme Heurtaux, IRMC.

³ Béatrice Hibou, 2006, *La force de l'obéissance. Économie politique de la répression en Tunisie*, Paris, La Découverte.